

Chapitre 13

Je reprends connaissance petit à petit, mais non sans problème. Après quelques secondes je peux percevoir la face de Martin semblant inquiet. Il me donne de petites claqués sur la figure afin que je retrouve mes esprits. Une religieuse est à mettre une serviette d'eau froide sur mon front. J'ai perdu conscience quelques minutes sur le coup de l'émotion. Martin remercie la bonne sœur, elle s'éloigne alors après s'être assurée que nous étions corrects.

— Tu vas bien Dan ?

— Oui, désolé Martin, mon corps semble moins tolérant aux chocs émotionnels depuis quelque temps, lui dis-je en souriant timidement.

Tout à coup, un bruit sourd provenant de derrière la chapelle se fait entendre déchirant la zénitude qui s'y trouvait. Le loup me regarde avec un regard apeuré, se lève subitement du banc en m'empoignant par le bras et me tire vers le bas derrière le banc. Mon cœur accélère et une nervosité immense monte en moi. La peur, aussi tranchante qu'un couteau, me coupe la respiration. Je n'ai d'autre option que de me soumettre, de placer ma vie dans les mains du Loup. Dans cette situation, l'adrénaline me fait reprendre ma vigilance assez rapidement.

Des bruits fracassants, des cris déchirants, envahissent de nouveau l'espace du sanctuaire. Du fond de la chapelle, l'écho d'une voix féminine perce la froideur de ce qui se dessine. Un cri. Un cri effrayé. « Mon bébé ! » La femme hurle, sa voix brisée se répercutant entre les murs anciens, rebondissant dans l'immensité de la salle comme une balle perdue. Ses mots me déchirent le cœur, emplis d'une souffrance indescriptible.

Le bruit des talons d'une autre résonne, un bruit métallique frappe le sol de manière frénétique, presque bestiale. L'image de cette femme en crise, de cette mère perdue dans une frénésie de douleur, me hante tandis que son cri continue de faire vibrer les pierres autour de nous. Ses pleurs s'élèvent,

résonnent dans la pièce, sa détresse se mêle aux échos de ma propre peur. Elle panique.

Nous rampons entre les bancs, nous faufilet discrètement comme des serpents se préparant à s'emparer d'une proie, poussés par une frayeur commune, sans pouvoir comprendre pourquoi cette folie s'est emparée de ce lieu sacré. Nous cherchons la direction de la sortie, celle qui mène à l'extérieur, ou du moins, vers une échappatoire. Mais tout autour, c'est le chaos. La terreur, palpable et humide, s'infiltré dans chaque recoin, et je sens le souffle de Martin, précipité, se mêler au mien. Nous glissons, mais une seule pensée : fuir, échapper à cette situation qui semble prendre une tournure dramatique.

À cet instant précis, des bruits rapides et stridents retentissent, déchirant l'air encore une fois. Les sons résonnent, nets et perçants, comme une pluie de balles frappant le sol. C'est un rythme régulier, une cadence infernale. Le souffle court, je me fige. Le doute se dissipe rapidement, remplacé par une angoisse froide : ces bruits... ce sont des tirs. Des tirs réguliers. Le claquement métallique se fait entendre de plus en plus fort, se rapprochant. Ce ne sont pas les bruits d'une guerre lointaine, mais bien quelque chose qui se passe ici, juste dans ces murs. Martin, pâle, les yeux écarquillés, hoche la tête d'un air grave. Il murmure, presque à contrecœur « C'est une mitraillette, une AK47. »

Un frisson d'horreur me traverse. Je refuse d'accepter la réalité de ce qui se passe. Les échos des balles continuent de vibrer dans mes oreilles, « Merde, Martin, ce n'est pas une église ici ? »

D'un ton ferme, il me somme de me taire et me fait signe de le suivre rapidement. Autour de nous, les bruits des fusils et le sifflement des balles résonnent, créant une toile sonore de violence qui agite mes entrailles. Mon cœur bat de tout son plein, mais, je fais confiance à Martin, je n'hésite pas et continue de le suivre.

Nous longeons un couloir étroit situé derrière la nef. Nous continuons et descendons un escalier sinueux qui mène à deux ou trois étages en dessous.

La lumière s'amenuise à chaque marche, et bientôt, l'obscurité nous enveloppe.

Nous débouchons alors sur un chemin où l'humidité règne en maître, l'air est lourd et la terre semble pétrifiée, peu ou pas foulée. Le silence, à l'exception de nos pas feutrés, me laisse deviner que cet endroit, qui semble oublié de tous, n'est guère fréquenté.

— Que se passe-t-il Martin ? Tout ça me donne la chienne !

— N'est pas peur Daniel, je t'expliquerai dès le moment où je serai sûr que nous serons dans un endroit sécuritaire. Pour le moment, il faut sortir d'ici. Mais je te le répète, sais que nous sommes dans le même camp.

« Dans le même camp ? Maudit, les gens de mon camp ne se font pas tirer dessus », me dit-je silencieusement, je me décide toujours de lui faire confiance.

Nous avançons lentement l'un derrière l'autre dans ce couloir, devant s'agripper parfois contre les murs que l'humidité fait suinter, leur surface rugueuse de roche nous renvoyant un froid âpre sous nos doigts. C'est comme si je touchais un cadavre en décomposition. Je me concentre sur chaque pas, m'efforçant de ne pas faire de bruit, m'inquiétant de nous attirer l'attention des tireurs.

Arrivé à l'autre bout, Martin s'arrête et me fait signe de patienter, « Nous attendrons ici que ça se calme », dit-il, son ton tendu. Il m'informe que, dès que l'occasion se présentera, nous emprunterons la sortie. Nous ignorons qui se cache là, de l'autre côté. "Les événements doivent se calmer", répète Martin, nerveux, comme pour se rassurer lui-même.

Maintenant deux heures que nous attendons dans le noir et l'humidité, mon corps tremble de froid. Chaque respiration me semble un effort, un souffle fragile qui se mêle à l'odeur fétide de moisi et de décomposition. Le silence règne, mais il est lourd, presque suffocant, écrasé par l'obscurité totale. Il n'y a pas un rayon de lumière, pas une fissure dans l'ombre. Le noir semble se déverser, s'infiltrer jusque dans mes pensées. Je crains vraiment de mourir.

Tout à coup, Martin se lève et se retourne vers moi en me chuchotant : « Allons-y ». Il pousse alors la vieille porte de bois lentement afin de jeter un coup d'œil à l'extérieur. C'est alors qu'il m'informe discrètement que le chemin est libre, aucune menace ne semble être présente, nous pouvons sortir.

Martin avance d'un pas mesuré, mais craintif. La porte qu'il vient de franchir donne sur une cour boisée se trouvant à environ cent mètres derrière l'édifice religieux. Au loin, au pied de la montagne, se dessine la silhouette d'une minuscule chapelle, difficilement visible dans la pénombre.

À peine avons-nous avancé d'un pas vers l'extérieur que nous entendons un coup de feu retentir de nouveau, brutal, déchirant le silence. Une balle siffle près de nous, venant se loger dans le tronc d'un arbre à droite de l'entrée que nous venons de quitter. Instinctivement, je bondis sur Martin, le plaquant au sol dans un mouvement précipité. Il saisit alors son arme élançant son bras afin de viser vers l'avant et tire. C'est à ce moment que j'aperçois au loin un homme, dans la trentaine, directement recevoir la balle dans la tête. Ce dernier s'effondre immédiatement. Il n'a eu aucune chance. Je suis bouche bée.

Au loin, des coups de fusil résonnent de nouveau, leurs échos se mêlent parfois à des cris déchirants, emplis d'une douleur insupportable. Ces hurlements, probablement arrachés à des corps blessés, mais non fauchés par les balles me brisent le cœur.

Martin, toujours sur le qui-vive, tend la main pour m'aider. Je saisis sa poigne ferme, et en un mouvement, je suis debout à ses côtés. "Viens", me murmure-t-il d'une voix pressée. Sans réfléchir, je le suis, poussé par un mélange de peur et d'instinct de survie. Je garde confiance en ce gars.

Après nous être plongé rapidement dans la forêt, les feuilles mortes crissent sous nos pas précipités, les coups de mitraillettes continue de se faire entendre au loin. Je n'ose pas me retourner. Je cours, plus vite encore, mes pieds butant contre les racines invisibles dans l'obscurité. La peur s'insinue dans mes muscles fatigués, mais l'adrénaline me pousse à poursuivre.

Une branche claque contre mon visage, une douleur vive irradie ma joue, mais je n'ai pas le luxe de m'arrêter. J'entends un autre bruit, plus proche

cette fois. Mon esprit vacille entre panique et survie. Soudain, un trou dissimulé sous la mousse avale mon pied. Je tombe lourdement, le choc me coupe le souffle. Le silence suit. Seul mon cœur cogne dans mes tempes. Martin me prend la main et me redresse. Il se tourne vers moi, son visage est tendu, ses traits crispés par l'inquiétude. Dans un souffle à peine audible, il murmure, « Daniel, je crois qu'on est peut-être perdus... J'ai peur qu'on tourne en rond et qu'on finisse par revenir sur nos traces. Ce serait comme offrir un chemin tout tracé à ceux qui nous poursuivent ».

À ce moment précis, nous entendons de nouveau un craquement retentir, une personne semble près de nous. Je m'immobilise aussitôt, mon souffle suspendu comme si respirer pouvait trahir notre présence. Mes yeux cherchent désespérément un refuge, un abri, quelque chose qui pourrait nous protéger ou nous dissimuler, mais il n'y a rien. Ni chalet, ni maison, ni même une simple cabane abandonnée ne se dessinent à l'horizon. Rien d'autre que l'obscurité dense des arbres.

Martin, lui, garde son regard fixé droit devant, mais je sens qu'il m'observe à la dérobée. Il doit voir la peur dans mes yeux, cette lueur tremblante que je ne parviens pas à masquer. Pourtant, il ne dit rien. Son air à lui-même semble figé, suspendu entre ce craquement inconnu et l'incertitude de nos prochains pas.

Le Loup met son index lentement devant ses lèvres en saisissant son pistolet, Il me signale de ne pas faire de bruit. Il saisit mon bras lentement et m'attire vers le sol afin que je m'y accroupisse. D'un geste brusque et rapide, il élance son bras et tire un coup de feu en diagonal de nous. J'entends un homme émettre un cri et je le vois s'effondrer près d'un arbre, à environ une vingtaine de mètres. Martin me regarde et me dit : « Il semble toujours vivant, attend ici ! ».

Je le regarde s'avancer vers le pauvre homme, il le désarme, prend un bout de son manteau afin de lui faire un bandeau pour arrêter le sang et me fait signe de venir vers eux.

— Qui es-tu enfant de chienne ? lui demande-t-il.

— Ne me tuez pas, je suis Pedro. Je n'ai rien à voir avec tout ça.

— Tu travailles pour qui alors ?

La réponse de l'homme me surprend et fait monter en moi une tonne d'interrogations. Il affirme être payé chèrement afin de nous suivre et de rapporter un document secret que nous aurions peut-être en notre possession. Le mandataire est ... Les Suppôts de Satan. « C'est quoi cette foutue histoire de fou, Martin? »

Martin prend son pistolet, le pointe vers la tête de l'homme souffrant et l'abat froidement comme un veau préparé pour le souper de Noël, sans hésitation et sans regret. La façon de procéder du loup et sa froideur, me laissent croire que ce ne sont pas les premiers meurtres qu'il fait.

Profondément ébranlés, nous reprenons notre route. Le silence entre nous est chargé, comme si les mots eux-mêmes n'osaient troubler l'atmosphère.

Tout à coup, lointain d'abord, le grondement sourd d'un moteur fend le silence en se rapprochant. Une lueur tremblotante apparaît au détour du virage, projetant des ombres dansantes sur la route poussiéreuse. L'espoir renaît, mêlé d'une appréhension instinctive.

Les phares illuminent nos silhouettes fatiguées, et le véhicule ralentit dans un crissement de graviers. C'est un vieux camion, un de ces modèles robustes et cabossés par le temps, marqué par les épreuves d'une vie de labeur. Derrière le volant, un homme au visage buriné par les années nous observe un instant avant de descendre, sa silhouette massive découpée dans la lueur vacillante des lampadaires lointains.

Son regard, loin d'être méfiant, reflète une bienveillance sincère, cette simplicité des âmes généreuses qui tendent la main sans chercher à comprendre. D'une voix grave, mais dénuée d'hostilité, il demande simplement :

— Vous chercher un transport ?

Un instant de flottement. La fatigue et le stress pèsent sur nos épaules, et l'hésitation s'efface devant le soulagement. D'un signe de tête, nous acquiesçons. Il n'a pas besoin d'en savoir plus. Sans un mot de trop, il ouvre la portière et d'un geste tranquille, nous invite à monter.

Le moteur vrombit à nouveau, et le vieux camion reprend la route, avalant les kilomètres dans une cadence régulière. L'air nocturne s'engouffre par la fenêtre entrouverte, caressant nos visages épuisés. Personne ne parle. L'homme semble comprendre que les mots sont inutiles.

Lorsque les néons criards d'une station-service apparaissent à l'horizon, il ralentit et gare son camion près des pompes.

— Voilà, vous devriez trouver un taxi ici. Avec les événements survenus à la Basilique ce soir, soyez prudent, nous vivons dans un monde de fou !

— Oui monsieur, promis.

Nous descendons, reconnaissants. Nous voulons le remercier, mais il se contente d'un signe de tête, d'un sourire discret avant de repartir, disparaissant dans l'obscurité comme un spectre bienveillant.

— Je croyais que les tentatives d'attenter à ma vie, c'était terminé ?

— Pour le gouvernement, oui. Pas pour Les Suppôts de Satan, Daniel.

La radio de la station-service annonce une fusillade ayant fait plusieurs morts et blessés au sanctuaire de Sainte-Anne ce soir.